

# COMMENT EN FINIR AVEC L'APARTHEID DE GENRE?

Conversations avec  
**Narges Mohammadi**



Lauréate du prix Nobel de la paix en 2023, emprisonnée dix ans au total par le régime iranien, actuellement en détention et risquant d'y passer encore onze ans, la journaliste et militante **Narges Mohammadi** est l'une des voix les plus importantes du combat pour la liberté de la presse et les droits des femmes. En mars dernier, elle lançait un appel à "*criminaliser l'apartheid de genre*", dénonçant une "*ségrégation systématique et institutionnalisée*" à l'égard des femmes en Iran. Elle a choisi aujourd'hui de poser des questions sur ce thème à sept autres femmes de par le monde. Voici leurs réponses.

 PROPOS RECUEILLIS PAR LUCAS DUVERNET-COPPOLA  
POUR NARGES MOHAMMADI



## “Parler de ce que nous avons subi nous permet de nous libérer de ce fardeau que nous, victimes, portons après avoir subi ces atrocités” Tatiana Mukanire Bandalire

ce que nous avons subi est, au niveau personnel, une sorte de thérapie. Cela nous permet de briser le silence et de nous libérer de ce fardeau que nous, victimes, portons après avoir subi ces atrocités, surtout lorsque nous sommes obligées d'endurer tout cela dans l'anonymat le plus total et lorsque la victime est réduite au silence car vivant dans une société qui préférera trouver des excuses au bourreau et stigmatiser la victime. Il n'est pas rare d'entendre des gens dire qu'une personne a été violée à cause de sa tenue vestimentaire, par exemple. Arriver à parler ici est un acte libérateur, car la victime dépasse le stade de la honte, affronte les regards de ceux qui la stigmatisent, dénonce ce qui lui est arrivé et, par-dessus tout, fait comprendre à son bourreau qu'il n'est pas question qu'elle se taise. Le fait de partager l'expérience du viol, de la torture et du harcèlement sexuel peut également renforcer les femmes dans la mesure où le témoignage d'une victime peut être une source de motivation pour une autre. Cela encourage celle qui a toujours été obligée de vivre dans l'anonymat et le silence à faire de même. Cela permet aussi à d'autres victimes de comprendre qu'il est possible de se relever, de guérir de son passé tragique et de se tourner vers l'avenir avec optimisme. C'est d'ailleurs à cela que se résume notre travail au sein du Mouvement national des survivant·es de violences sexuelles en RDC. Grâce à un modèle de mentorat, nous poussons les survivantes et survivants de violences sexuelles à se soutenir mutuellement et à avancer, en sachant qu'ils ne sont pas seuls et qu'il y a autour d'eux des personnes qui sont passées par là et qui arrivent à passer du statut de victimes à celui de leaders et agents de changement dans la communauté.

**Dans mon pays, l'Iran, des femmes sont arrêtées, emprisonnées et même tuées pour avoir dansé, chanté ou pour ne pas avoir porté le hijab selon les exigences du gouvernement. Comment nos cultures différent-elles en ce**

**qui concerne la musique, la danse et le chant pour les femmes? Et pour vous, que signifie cette réalité en termes d'apartheid de genre?**

Que ce soit en Iran ou dans plusieurs autres pays du monde, les femmes se trouvent très souvent dans des situations où des normes sociales bloquent leur épanouissement. Dans certains pays, les femmes sont obligées de faire face à des législations qui favorisent des pratiques telles que l'excision, le mariage des enfants, etc. S'agissant de la musique, la danse et le chant, nos cultures sont différentes dans le sens où la femme congolaise peut chanter, danser et jouer de la musique sans risquer une arrestation ou craindre pour sa vie. Le fait que la République démocratique du Congo soit un pays où la Constitution prône la laïcité protège la femme dans la mesure où il n'existe aucune loi qui l'oblige à se soumettre à une quelconque pratique religieuse. La RDC dispose aussi d'un arsenal juridique qui protège la femme. Notre Constitution, par exemple, en son article 14, consacre le principe de la parité. Ces différents textes évitent à la femme congolaise de se retrouver dans des situations où elle pourrait être arrêtée ou tuée pour avoir chanté ou dansé. L'application des textes pose tout de même problème dans plusieurs entités où la femme fait face à des abus et violences de divers ordres. Dans la plupart des cas, ces violences sont favorisées par des coutumes qui fixent des codes auxquels la femme doit être soumise dans la société. Des fléaux comme les violences sexuelles, le mariage des enfants ou les violences conjugales sont encore présents en RDC. Et puis, les normes sociales établies ainsi que les croyances selon lesquelles la femme n'aurait pas les mêmes capacités intellectuelles que l'homme bloquent la progression des femmes et constituent, dans certains cas, des limites à l'accès des femmes à l'éducation, au travail et même à des postes de responsabilité. Lors des conflits armés, les violences sexuelles sont utilisées comme armes de guerre. Ce qui fait de la femme congolaise la première

victime des conflits. Les violences sexuelles qui touchent des centaines de milliers de femmes congolaises ont des conséquences tant sur la santé mentale que sur la santé physique des femmes qui en sont victimes. Elles conduisent à leur stigmatisation et les poussent à se renfermer sur elles-mêmes. Dans le cas de la RDC, il est cependant difficile de parler d'apartheid basé sur le genre, car les violences basées sur le genre dont sont victimes les femmes ne sont pas institutionnalisées. Bien qu'elles soient encore confrontées à d'énormes difficultés et violences, il n'existe aucune politique gouvernementale allant dans le sens de la discrimination des femmes. Il est toutefois important de continuer à travailler afin que les lois protégeant les femmes soient réellement appliquées et que les coutumes qui bloquent leur épanouissement soient totalement mises de côté.



### Jane Goodall

*Éthologue et anthropologue britannique, fondatrice de l'Institut Jane-Goodall*

**Pouvez-vous nous raconter les obstacles auxquels vous avez été confrontée en tant que jeune femme menant des recherches novatrices sur les primates en Tanzanie, et comment les avez-vous surmontés? Comment votre présence et votre travail dans un domaine essentiellement masculin ont-ils influencé la communauté scientifique et les perceptions locales des rôles des hommes et des femmes?** Quand (à la fin des années 1950, nldr) le docteur Louis Leakey m'a demandé si j'avais envie d'étudier le comportement des chimpanzés sauvages, ce que personne n'avait fait jusque-là, je n'étais pas allée à l'université, car nous n'en avions pas les moyens. J'ai simplement commencé avec un amour pour tous les

animaux, des jumelles, un carnet de notes, un crayon, et le désir d'en savoir plus sur nos plus proches parents. Ce n'était pas vraiment un domaine dominé par les hommes. En fait, il n'y avait que trois études de terrain dans la nature: les gorilles au Rwanda, les babouins en Afrique du Sud et le macaque japonais au Japon. C'est vrai, elles étaient menées par des hommes, mais il s'agissait surtout d'un tout nouveau domaine. Le fait d'être une femme m'a même aidée: c'était au moment où la Tanzanie devenait enfin indépendante de la domination britannique, et les hommes blancs n'étaient pas toujours populaires. Mais une jeune fille, oui, et les Africains voulaient tous m'aider! Il est vrai que lorsque Leakey m'a annoncé qu'il m'avait trouvé une place pour préparer un doctorat en éthologie à l'université de Cambridge, de nombreux médias ont dit que je ne recevais de l'argent pour la recherche que parce que j'étais une fille bien roulée (surtout les jambes!), mais comme je ne travaillais pour le diplôme que pour faire plaisir à Leakey et que je voulais simplement retourner à mon travail avec les chimpanzés, je ne me suis pas préoccupée de ce que les gens disaient. Bref, vous voyez, ma situation était très différente des problèmes auxquels les femmes sont confrontées aujourd'hui.

**Quelle stratégie avez-vous considérée comme la plus efficace pour lutter contre la discrimination systémique dont sont victimes les femmes? J'ai du mal à répondre à cette question. Tout ce que je peux dire, c'est que je suis née en 1934 dans une famille remarquable. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, et c'était entre les deux guerres mondiales. Ma grand-mère a été l'une des toutes premières femmes en Angleterre à obtenir un emploi avant de se marier et enseignait un type de gym très doux dans une école de filles. Sa fille aînée est devenue l'une des premières femmes d'Angleterre à être physiothérapeute,**

au Guy's Hospital. Quand, âgée de 10 ans, j'ai décidé qu'une fois grande, j'irais en Afrique, je vivrais avec des animaux sauvages et j'écrirais des livres sur eux, tout le monde s'est moqué de moi. Comment pourrais-je y arriver? Nous avions peu d'argent, l'Afrique était loin et j'étais juste une fille. Ma mère, elle, m'a simplement dit que je devrais travailler très dur, saisir toutes les opportunités et ne pas abandonner. Un message que j'ai partagé avec le monde entier, en particulier avec les filles, et surtout avec les personnes issues de communautés défavorisées, en leur disant de croire toujours en leurs rêves.

**Vous avez soutenu des militants écologistes iraniens emprisonnés pour leur travail. Qu'est-ce qui a inspiré cet engagement et en quoi cela reflète-t-il votre approche plus large des questions mondiales liées à l'environnement et aux droits humains? Quels liens voyez-vous entre l'inégalité systémique entre les sexes et la dégradation de l'environnement, et quel rôle les femmes peuvent-elles jouer dans la résolution de ces crises imbriquées les unes dans les autres? J'étais très contrariée que ces défenseurs de l'environnement – dont deux femmes – aient été emprisonnés pour espionnage. Cela parce qu'ils utilisaient des pièges photographiques pour enregistrer des vidéos de guépards timides, de léopards, etc. J'ai joint une lettre de demande de grâce, ce qui n'a évidemment rien changé. Ensuite, je leur ai écrit en prison parce que je voulais qu'ils sachent qu'on ne les oubliait pas. Ils m'ont dit que cela était important pour leur moral, alors j'ai continué. Ils sont tous libres aujourd'hui, et c'est une bonne chose. À l'Institut Jane-Goodall, nous faisons beaucoup pour améliorer l'éducation des filles dans les régions pauvres de Tanzanie et d'autres pays africains. Nous accordons des microcrédits aux villageoises pour qu'elles créent leur propre petite entreprise respectueuse de l'environnement.**

Au cours de ma longue vie, j'ai constaté de nombreux changements dans l'attitude à l'égard des femmes, même si, comme vous le savez bien, ce n'est pas le cas dans des pays comme l'Iran, l'Afghanistan et bien d'autres. Ailleurs, de plus en plus de femmes accèdent à des postes politiques de premier plan. Il y a beaucoup plus de femmes PDG, dans les forces armées et dans bien d'autres domaines. Il existe des très bonnes organisations de gardes forestières. Mais il est tout à fait vrai que dans de nombreux pays, les femmes sont victimes de discriminations, notamment en matière de salaires.



## Pinar Selek

*Sociologue, écrivaine et militante turque, fondatrice de l'association Amargi, qui s'engage notamment contre les violences faites aux femmes*

**Dans votre travail sur les individus marginalisés, la question de la marginalité semble souvent se concentrer sur des groupes spécifiques. Selon vous, les femmes doivent-elles être considérées comme un groupe marginalisé? Comment les dynamiques de marginalisation des femmes se comparent-elles à celles des autres groupes que vous étudiez? Vous parlez, à juste titre, d'individus marginalisés, mais pas de marginaux. C'est très important, car sinon on pense à des individus bizarres, asociaux, anormaux, monstrueux et inquiétants. Mais comme vous le soulignez très clairement, la question de la marginalité ne renvoie pas à un état en soi ou un caractère propre aux victimes de marginalisation, qui est un acte d'oppression. Il ne s'agit donc pas d'un rôle endossé par les victimes, mais d'effets de pouvoir qui peuvent avoir des**

**“Lorsque, dans les années 1950, on m'a trouvé une place pour préparer un doctorat en éthologie à l'université de Cambridge, de nombreux médias ont dit que je ne recevais de l'argent pour la recherche que parce que j'étais une fille bien roulée” Jane Goodall**